

crier, m'amuser, jouer aux dés, nommer des rois de table<sup>1</sup>, régaler les esclaves, chanter nu, applaudir en chancelant, être parfois poussé dans l'eau froide, la tête la première, le visage barbouillé de suite, voilà tout ce qu'il m'est permis de faire. Quant à ces grands biens que sont la richesse et l'or, c'est Zeus qui les distribue à qui il lui plaît.

3. LE PRÊTRE. — Mais lui non plus, Cronos, ne les accorde pas facilement, ni volontiers. En tout cas, je me suis déjà fatigué à les lui demander à grands cris ; il n'entend rien, mais, secouant son égide, brandissant sa foudre et lançant des regards sévères, il glace d'effroi ceux qui l'importunent. Si parfois il exauce les vœux d'un mortel et l'enrichit, il montre en cela peu de discernement ; il dédaigne assez souvent les hommes vertueux et intelligents et verse la richesse sur des scélérats et des sots, pour la plupart dignes du fouet ou perdus de débauches. Cependant je voudrais bien savoir quels sont les biens dont tu peux disposer.

4. CRONOS. — Ils ne sont pas tout à fait insignifiants ni entièrement méprisables, même en les comparant aux pouvoirs de la souveraineté absolue, à moins que ce ne soit peu de chose à tes yeux que de gagner au jeu et de voir les dés de tes partenaires s'arrêter sur l'unité, tandis que le six apparaît toujours au haut des tiens. Que de gens n'ont mangé à leur faim que grâce à cette chance et à la faveur d'un dé propice ! Que d'autres, à rebours, se sont sauvés tout nus à la nage, après avoir brisé leur barque contre ce mince écueil du dé. En outre, boire de la façon la plus agréable, passer dans un festin pour le plus habile chanteur, puis faire plonger les servants dans l'eau en punition de leur maladresse, tandis que toi, tu es proclamé le glorieux vainqueur et que tu gagnes la saucisse offerte en prix, ne vois-tu pas combien ces avantages sont importants ? Et puis être nommé seul roi de toute la compagnie, parce qu'on a gagné la partie au jeu des osselets, par suite n'être pas assujéti à des commandements ridicules, et au contraire pouvoir ordonner soi-même, à l'un de se crier des injures, à l'autre de danser tout nu et de faire trois fois le tour de la maison en portant dans ses bras la joueuse de flûte, ne sont-ce pas là aussi des marques de munificence ? Si tu te plains qu'une telle royauté n'est pas réelle ni solide, tu es un ingrat, puisque tu vois que moi-même qui distribue ces faveurs, je n'ai qu'un empire de courte durée. Quant aux objets qu'il est en mon pouvoir de donner, dés, royauté, chant et tout ce que je viens de t'énumérer, demande-les hardiment ; car tu n'as pas à craindre que je cherche à t'effrayer par mon égide ou mon tonnerre.

5. LE PRÊTRE. — Je n'ai pas besoin, ô le meilleur des Titans, de présents de cette sorte. Mais réponds à une autre question, qui m'intéresse au plus

1. C'est-à-dire ceux qui, dans les banquets, donnent aux convives le rythme de leur consommation de vin et organisent les intermèdes festifs.

haut point. Si tu le fais, tu m'auras suffisamment payé du sacrifice que je t'ai offert et je te tiens quitte pour l'avenir de tout ce que tu me dois.

CRONOS. — Tu n'as qu'à m'interroger ; je répondrai, si je sais.

LE PRÊTRE. — Dis-moi d'abord s'il faut croire ce qu'on raconte de toi, que tu dévorais les enfants qui te naissaient de Rhéa et que celle-ci, ayant soustrait Zeus et mis une pierre à la place du bébé, te la donna à manger ; que Zeus, devenu grand, te fit la guerre, te vainquit et te chassa de ton empire, puis te précipita dans le Tartare, après t'avoir enchaîné, toi et tous les alliés qui s'étaient rangés à tes côtés<sup>1</sup>.

CRONOS. — Si nous ne célébrions pas, mon brave, une fête où il est permis de s'enivrer et d'injurier ses maîtres en toute liberté, je te ferais voir que j'ai tout au moins le droit de me fâcher, quand on me pose de telles questions, sans respect pour les cheveux blancs et le grand âge du dieu que je suis.

LE PRÊTRE. — Ces choses-là, Cronos, ce n'est pas moi qui les ai inventées : c'est Hésiode et Homère et, si j'ose le dire, presque tous les hommes, qui ont cru cela de toi.

6. CRONOS. — Tu crois donc que ce berger hâbleur<sup>2</sup> était réellement instruit de mon histoire ? Mais réfléchis avec moi. Y a-t-il, je ne dis pas un dieu, mais un homme, qui pût se résoudre volontairement à manger ses propres enfants, à moins d'être un Thyeste<sup>3</sup> et de tomber sur un frère impie ? Et, à supposer la chose possible, comment ne s'apercevrait-il pas qu'il mange une pierre au lieu d'un bébé, à moins qu'il n'eût des dents tout à fait insensibles ? Mais il n'y a pas eu de guerre entre nous, et Zeus ne m'a pas ravi l'empire par la force. C'est moi qui le lui ai remis volontairement et lui ai cédé le pouvoir. Je ne suis pas enchaîné ni plongé dans le Tartare<sup>4</sup>, tu le vois toi-même, je pense, si tu n'es pas aveugle comme Homère.

7. LE PRÊTRE. — Mais par quel caprice, Cronos, as-tu renoncé à l'empire ?

CRONOS. — Je vais te le dire. En somme, j'étais devenu vieux et l'âge m'avait rendu podagre et c'est justement pour cela qu'on a cru généralement que j'étais enchaîné. Je ne pouvais plus suffire à réprimer l'immense injustice qui règne à présent. Il me fallait courir sans cesse de tous les côtés, brandissant ma foudre pour réduire en cendres les parjures, les sacrilèges, les violents, besogne pénible qui exige la vigueur de la

1. Voir Hésiode, *Théogonie*, 453-506, 664-745.

2. Il s'agit d'Hésiode ; voir *Théogonie*, 22-34.

3. Thyeste eut des enfants avec Aérope, la femme de son frère Atrée. Ce dernier les tua et les servit à manger à Thyeste pendant un festin censé sceller leur réconciliation.

4. Voir Hésiode, *Théogonie*, 850-852.